

CHAPITRE III

Margaret se laissa tomber sur son lit en soupirant.

— Je ne sais pas trop, Magali. Elle, je l'aime beaucoup, elle est vraiment gentille, mais *lui*... Il est bizarre. Il me regarde toujours avec un drôle d'air ! Il me ferait presque peur... D'un autre côté, il me fait tellement penser à elle ! Ce doit être la couleur des yeux...

— Peut-être qu'il ne sait pas trop comment réagir avec toi, tout simplement, avança son amie. Une gamine débarque comme ça dans sa vie, c'est rude, quand même ! De la façon dont tu me parles de Johanne, je ne pense pas me tromper en disant que tu es la fille qu'elle aurait aimé avoir. Les femmes ont toujours l'instinct maternel. Mais c'est un peu plus dur pour Michael : je crois qu'il lui faudra plus de temps. Tout de même, c'est bizarre... Ça fait combien de temps que tu les connais ?

— Trois semaines, je crois, répondit Margaret.

— Et ta mère ?

— Comment ça, ma mère ?

— Elle ne trouve pas ça étrange, que tu sois tout le temps chez eux ? précisa Magali.

— Si tu savais comme elle s'en fiche... Je ne suis même pas sûre qu'elle ait remarqué, en fait. La vie de sa fille l'intéresse moins que le marché africain, tu peux me croire...

Dès leur première rencontre, les deux filles étaient devenues amies. Elles se ressemblaient sur de nombreux points, et s'entendaient à merveille. Magali était la sœur qui manquait tant à Margaret, et sa confidente.

— Non, je t'assure, Elfe, ta mère ne se fiche pas de toi. Ce n'est pas facile non plus, pour elle. Elle traverse une mauvaise passe. Vous traversez *toutes les deux* une mauvaise passe, rectifia-t-elle. Pour l'instant, elle se jette à corps perdu dans son boulot pour oublier. Mais je suis certaine que dans quelque temps, tout sera différent.

— Cela fait quinze ans que j'attends qu'elle change, Magali. Elle a toujours été comme ça. Jamais elle ne s'est intéressée à moi. Ce n'est pas maintenant, après tout ce qui s'est passé, que son comportement va s'améliorer.

Elle se redressa brusquement, et se mit à arpenter la pièce.

— "Désolée ma chérie, je ne peux pas venir avec toi, j'ai un coup de fil urgent à passer. Désolée ma chérie, mais je ne pourrai pas rentrer avant demain soir. Désolée, on ne pourra pas partir en vacances ensemble, une de mes collègues est malade, et je suis obligée de la remplacer..." Je crois qu'en fait, c'est depuis ma naissance, qu'elle est désolée. Les gens devraient réfléchir un peu plus avant d'avoir des enfants... Rencontrer Johanne était la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Au moins, maintenant, j'ai une mère...

— Michael ?

L'homme releva les yeux de son assiette. Il n'y avait pratiquement pas touché. Johanne le regardait, un peu inquiète. Il se força à lui sourire.

— Ça va, mon chéri ? Tu n'as pas l'air bien, ce soir, remarqua-t-elle.

— Si, c'est juste que je n'ai pas très faim, s'excusa-t-il, lorgnant son steak presque intact d'un air coupable. Je suis désolé, Jo. Le peu que j'ai mangé était excellent. Ça me fait de la peine que tu te sois donné tant de mal pour rien...

— Ce n'est pas grave, Mike. Je pourrai toujours le réchauffer demain pour midi. Mais je me fais du souci pour toi. Tu es peut-être malade ? J'ai entendu dire qu'il y avait une épidémie de grippe, ces temps-ci.

Elle se pencha au-dessus de la table et posa sa main sur son front. Elle fronça les sourcils.

— Non, tu n'as pas de fièvre, pourtant. Tu n'es tout de même pas encore en train de ressasser cette histoire de mutation, j'espère ?

— Mais non, Jo. Je t'assure ! insista-t-il en voyant sa mine peu convaincue. J'ai juste un léger mal de tête, c'est tout. Le soleil tapait fort, cet après-midi. Je n'aurais peut-être pas dû rester aussi longtemps dehors.

— Je vais te chercher une aspirine, décida-t-elle, avant de se diriger vers la salle de bain.

Michael se leva, mit son assiette dans le réfrigérateur, et débarrassa le reste de la table. Il s'en voulait d'avoir menti à sa femme : il ne se sentait vraiment pas bien. Ce mal de crâne n'était qu'une simple excuse. Il avait l'impression qu'un étau lui enserrait la poitrine et l'empêchait de respirer. Mais ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Il pensait pourtant être débarrassé de ces étranges crises. Cela faisait plus de sept ans que ça ne s'était plus produit.

Soudain, pris de nausée, il se précipita aux toilettes et restitua le peu qu'il avait avalé. Cependant, il était loin de se sentir mieux. Il tira la chasse et se rinça la bouche pour faire disparaître ce goût amer qu'il détestait tant. Sa femme lui tendit un verre d'eau dans lequel elle avait versé un sachet d'aspirine. Il la remercia, et porta le tout à ses lèvres.

— C'est vraiment bizarre, fit-elle, songeuse. Tu présentes tous les symptômes d'une insolation, pourtant, je suis absolument certaine que tu n'as pas de fièvre.

— Laisse tomber, Jo. Si je n'ai pas de fièvre, alors ce n'est pas grave. Et puis, je me sens déjà mieux, lui mentit-il. Je vais aller dormir, je crois que cela vaut mieux. Bonne nuit, ma chérie.

Il l'embrassa sur la joue et partit se coucher. Johanne alla s'asseoir dans le sofa, et alluma la télévision, légèrement préoccupée malgré elle.

Le petit garçon se réveilla en sursaut. Il était certain d'avoir entendu un bruit... Les volets de sa chambre étaient clos, mais quelques rayons de soleil illuminaient l'endroit, projetant d'inquiétantes ombres fantasques sur les murs. Il tendit l'oreille, pour ne percevoir que les battements de son propre cœur affolé. Il s'extirpa de ses draps et posa ses pieds nus sur l'épaisse moquette. Osant à peine bouger, retenant sa respiration, il se décida en un instant, et se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait vers la porte. Il ne reprit son souffle qu'une fois en sécurité dans le long couloir inondé de lumière.

— Sabine ? Sa-bi-ne ! cria-t-il en sortant sur la terrasse.

Le jardin était vide, de même que le rez-de-chaussée. Pris de panique, il grimpa l'escalier et déboucha dans le corridor. Tout était sombre, à l'exception d'un mince rai de lumière sous la porte de la salle de bains. Sabine ? appela-t-il, avant de poser sa main sur la poignée. Lentement, la porte s'ouvrit...

Michael ouvrit les yeux. Il était en nage. Encore ce maudit cauchemar... Si seulement il parvenait au moins à s'en souvenir entièrement ! Un coup d'œil sur son réveil lui apprit qu'il était près de trois heures du matin. Johanne dormait paisiblement à ses côtés, ses cheveux blonds épars sur l'oreiller. L'espace d'un instant, l'homme songea à fermer ses paupières en espérant que le sommeil le gagnerait, cependant, il ne se connaissait que trop bien, et savait qu'il ne pourrait se rendormir avant de longues heures. De plus, il mourait de chaud.

Il se leva, tentant de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller sa femme, et s'habilla. Il sortit de sa chambre, et alla se verser un verre d'eau qu'il but à longs traits. Puis, il prit une pomme avant de quitter son appartement. Il avait besoin de prendre l'air et de marcher un peu. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, et sa femme s'était habituée à ses petites balades nocturnes. Il descendit les trois étages le séparant du rez-de-chaussée de son immeuble, et se retrouva enfin à l'air libre. Se sentant beaucoup mieux, il fit quelques pas, goûtant l'agréable fraîcheur de la nuit sur ses bras nus. Le ciel constellé d'étoiles était pourtant bien moins clair que là où ils vivaient, avant... Une vague de colère l'assaillit, comme chaque fois qu'il pensait à ce qui s'était passé. Après tout, Jo avait raison : ce n'était pas uniquement de sa faute.

Soudain, des sanglots d'enfant percèrent le silence presque inquiétant qui régnait jusqu'alors, et Michael sursauta, persuadé d'être seul. Intrigué, il s'approcha, pour découvrir une fillette couchée dans l'herbe, pleurant à chaudes larmes. Il hésita, mais gagné par la compassion — et par la curiosité — se décida à s'asseoir près d'elle. Elle ne paraissait pourtant pas s'être rendue compte de sa présence.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Michael.

L'autre se redressa d'un bond et essuya rageusement les larmes coulant le long de ses joues. Même à la pâle lueur des réverbères, l'homme reconnut tout de suite ces yeux si clairs et ces cheveux de jais : c'était Margaret. Il cacha sa surprise du mieux qu'il le put.

— Ça va ? répéta-t-il.

Elle sembla paniquée, puis se calma, et entourra ses genoux de ses bras. Elle s'efforça d'étouffer ses derniers pleurs.

— Oui, ça va, lui répondit-elle d'une voix mal assurée.

Michael remarqua tout de suite qu'elle évitait constamment de croiser ses yeux mais ne s'en étonna guère. Cela faisait plus de trois semaines qu'ils se connaissaient, pourtant, jamais elle ne parvenait à soutenir son regard. Et ce n'était pas pour lui déplaire...

— Que fais-tu, toute seule dehors, à cette heure-ci ?

— Et toi ? rétorqua-t-elle aussitôt.

L'homme se mit à rire. La jeune fille lui jeta un rapide coup d'œil surpris. Michael croqua nonchalamment dans sa pomme. Elle fronça les sourcils, puis baissa les yeux. Enfin, il daigna lui répondre :

— Je suis insomniaque. Et puis, la journée, il fait trop chaud pour se promener. La nuit, c'est beaucoup plus agréable.

Il tourna la tête, et se plongea dans la contemplation de l'horizon. Margaret, déroutée par l'indifférence dont il faisait preuve à son égard, se mit à jouer avec ses longues boucles noires, pour se donner une contenance. Elle ne pouvait s'expliquer l'étrange malaise qu'elle ressentait depuis qu'il s'était assis près d'elle. Pourtant, elle s'était déjà retrouvée seule avec lui, et, même si elle n'était pas vraiment détendue, ce n'était en rien comparable à cette peur oppressante qui l'habitait à présent.

demanda la voix.

— *Laisse-moi tranquille, Michael n'est pas comme ça. Il ne me fera rien, pensa Margaret. Tu vois toujours le mal partout...*

L'homme se retourna et lui sourit. Cette fois-ci, elle ne baissa pas les yeux. Michael la fixa pendant quelques secondes et elle finit par céder. Il rompit le premier le silence, gêné.

— Margaret, je voulais te remercier, fit-il.

— Pardon ? Me remercier ? Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Pour Jo. Elle est tellement heureuse, depuis que nous te connaissons, expliqua-t-il. Je ne pense pas que tu le saches, mais Jo ne peut pas avoir d'enfants. Tu es devenue un peu comme sa fille.

— C'est vrai ?

Elle sourit, folle de joie. Johanne était une véritable mère pour elle. Tout ce que Virginie ne serait jamais...

— Mais toi, Michael... commença Margaret.

— Oui ?

— Cela doit t'embêter.

Il haussa les sourcils, étonné.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il.

— Eh bien, tu ne m'aimes pas trop, alors...

— Quoi ?!!

Michael se mit à rire, tant la réponse de la jeune fille lui parut absurde. Il redevint sérieux, voyant qu'elle était peinée.

— Tu te trompes, Maggie. Je t'aime beaucoup ! Qu'est-ce qui te fait croire le contraire ?

— Je... Je ne sais pas... J'avais l'impression que tu m'en voulais.

— Non, je t'assure ! Et puis, je n'aurais aucune raison de t'en vouloir !

— C'est vrai, ça ? fit-elle, rêveuse.

Elle resserra ses bras autour de ses genoux et frissonna. Elle mourait de froid. Elle n'aurait pourtant su dire si c'était la présence de Michael ou la légère brise qui la glaçait à ce point. Un peu des deux, sans doute.

— Tu n'as pas froid ? lui demanda-t-elle

— Non, pas du tout. Tu as froid, toi ?

— Un peu, souffla-t-elle. Je trouve que l'air s'est drôlement rafraîchi depuis tout à l'heure. Elle leva vers lui ses yeux si étranges. Mais ce n'est certainement qu'une impression, décida-t-elle.

Michael, sans trop réaliser ce qu'il faisait, passa son bras autour des épaules de la jeune fille. Elle se crispa légèrement, puis se laissa aller contre lui. L'homme se sentit vaguement ridicule, à étreindre ainsi cette enfant qui n'était pas la sienne. Il croqua quelques bouchées de sa pomme, les yeux levés vers le ciel.

— C'est mieux, comme ça ? s'enquit-il.

— Oui, merci. Elle bâilla. Ta peau est tellement chaude ! lui fit-elle remarquer.

— Ah bon ? Il sourit et lui caressa la joue. La tienne est glacée.

Il se remit à contempler les étoiles. Il avait fini sa pomme, et ne savait trop comment se débarrasser du trognon. Il scruta l'obscurité, mais ne vit rien qui ressemblait de près ou de loin à une poubelle.

— Margaret ?

— Mm ? marmonna-t-elle.

— Tu ne saurais pas où il y aurait une poubelle, par hasard ?

— Pourquoi ? s'enquit-elle en se redressant un peu.

— Je ne vais quand même pas jeter ça par terre, fit-il, en lui montrant le trognon.

— Tu ne le manges pas ? C'est dommage.

— Pourquoi ? Tu le veux ? plaisanta-t-il.

— Si tu es d'accord de me le donner... C'est ce que je préfère, dans la pomme, expliqua-t-elle. Elle prit le trognon qu'il lui tendait, et le porta à sa bouche, sous les yeux surpris de l'autre.

— Pourquoi êtes-vous venus habiter dans ce coin perdu ? lui demanda-t-elle, la bouche à moitié pleine.

— On m'a offert un poste ici...

Michael omit bien entendu de préciser que ce genre d'offres ne se refusait pas. Margaret n'insista pas. Elle laissa un peu aller sa tête contre l'épaule de l'homme, qui hésita un instant à la repousser, mais ne le fit pas, en voyant que — comme lui — elle regardait les étoiles.

— On dirait que le ciel s'est couvert un peu. Je n'aime pas ça, quand la lune prend cette teinte orangée... *La dernière fois, c'était la nuit de l'accident...*

— La lune rousse... C'est joli, pourtant, avança-t-il.

Il ôta son bras des épaules de Margaret, et s'allongea dans l'herbe. La jeune fille lui sourit.

— *Tu es stupide ! Il veut juste regarder le ciel...*

— *C'est faux !*

Elle s'allongea à côté de Michael, les bras croisés derrière sa nuque. Son cœur battait à tout rompre, et elle se sentait vaguement coupable, sans pouvoir se l'expliquer. L'homme lui offrit le sourire qu'elle aimait tant, et elle se détendit un peu.

— J'adore regarder les étoiles, lui confia-t-elle. Quand j'étais plus jeune, nous passions des heures à contempler le ciel. Tu crois qu'il existe d'autres mondes habités, quelque part là-haut ?

— Oh, je pense, oui. Pourquoi un si grand espace, si l'homme est le seul à en profiter ? Et puis, il y a tellement d'étoiles, tellement de planètes... Il doit bien y en avoir au moins une ou deux d'habitées, suggéra-t-il. En tout cas, je l'espère. Ce serait dommage, sinon. Quand on voit ce que l'être humain fait de la Terre!

Il se rendait compte du peu de cohérence de ses paroles, mais ne parvenait pas à expliquer le trouble qui l'habitait. Il voulut essayer d'expliquer ses propos, puis renonça : la jeune fille s'était blottie dans ses bras. D'un seul coup, l'argumentation sur la vie extra-terrestre quitta ses pensées. Maggie se comportait de manière si étrange, cette nuit ! Mais peut-être que l'image de la fillette effarouchée à laquelle il s'était laissé prendre n'était qu'une façade ? Pourtant, pourquoi réagissait-*il* ainsi ? Que lui avait-il pris, de passer comme ça, sans raison, son bras autour de ses épaules, quelques minutes plus tôt ? Si Johanne les surprenait, que penserait-elle de lui ?

Il allait se dégager, lorsqu'il comprit qu'elle s'était assoupie. Il sourit, attendri à la vue de ce visage enfantin qui semblait si vulnérable... Margaret se droguait aux somnifères, Johanne le lui avait assuré. Mais chaque chose en son temps. Elle avait repris un peu de poids — oh, pas grand chose, cependant, c'était déjà bien. La jeune fille cachait un terrible secret, cela ne faisait aucun doute. Un secret pour lequel elle aurait voulu mourir. Ses yeux cernés, rougis par les larmes, exprimaient un tel désespoir ! Et elle était toujours si triste ! Cela lui ressemblait bien peu, à cette fillette à présent endormie dans ses bras ! Jamais il n'aurait cru Margaret capable de faire une chose pareille : elle qui était passée maîtresse dans l'art de l'éviter, blottie ainsi contre lui ! C'en devenait presque effrayant. Et étrangement, cela ne lui déplaisait pas autant qu'il l'aurait cru. Si seulement Johanne pouvait avoir des enfants ! Tout deviendrait tellement différent...

Soudain, il sentit la main de la jeune fille remonter sous son T-shirt. Le contact de sa peau glacée contre la sienne le fit frissonner, et il voulut se dégager. Qu'est-ce qui lui prenait ?!! Margaret approcha son visage si près du sien qu'il pouvait sentir son souffle dans son cou. Elle planta ses ongles dans sa chair, et le griffa sauvagement.

— Aïe ! cria Michael. Ça ne va pas ?!! Margaret!

— Pourquoi tu lui as fait ça, hein ? Pourquoi t'en es-tu pris à elle ? Ce n'était qu'une enfant... Tu n'avais pas le droit!

— Quoi ?!! Mais je n'ai rien fait ! se défendit-il, en essayant de la repousser.

— Tu aurais pu me choisir moi... Pourquoi elle ? Tu savais que ça la détruirait ! Je te hais ! Tu vas devoir payer...

Michael la gifla violemment, avant même de réaliser ce qu'il faisait. Au moment où sa main toucha la joue de la jeune fille, il regretta son geste et aurait donné beaucoup pour effacer ce qui s'était passé. Après tout, Margaret n'était encore qu'une enfant !

Elle gémit, et toucha sa joue, incrédule. Il l'avait frappée...

— Michael ? Pourquoi...

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle tenta de se relever, mais l'homme agrippa son poignet.

— Margaret, je... tenta-t-il de dire. Il savait que les mots ne pourraient effacer son acte, mais il voulait s'excuser. Elle secoua la tête, une étrange expression sur son visage. De la peur...

— Non ! non ! Laisse-moi ! pleura-t-elle, en essayant de se dégager, terrorisée.

Michael sentit soudain une fine gourmette entre ses doigts. Il voulut rappeler Margaret, mais elle était déjà loin... Il hésita à la rejoindre, puis haussa les épaules et fourra le bracelet dans la poche de son pantalon avant de se redresser. Il défroissa son T-shirt du plat de la main, et regagna lentement son immeuble.

Il tournait et retournait la gourmette entre ses doigts, les yeux perdus dans le vague, repensant à ce qui s'était passé la nuit précédente. Cette fille était complètement cinglée... Pourtant, elle l'attirait, sans qu'il sût dire pourquoi. Elle était si mystérieuse et se comportait de manière tellement étrange ! Et puis, il avait sa part de responsabilité dans ce qui était arrivé : il l'avait plus ou moins prise dans ses bras. Elle n'avait fait qu'accepter ce contact... Elle n'était tout de même pas obligée de le griffer ainsi.

Il grimaça légèrement, se frottant l'épaule. Les marques étaient restées bien visibles, rougeâtres et un peu enflées. Heureusement que Jo n'avait rien remarqué ! Que n'irait-elle pas imaginer...

L'homme était partagé entre la colère et la culpabilité. Il ne savait trop s'il devait ignorer Margaret, ou aller la voir pour lui demander des explications. Il jeta un coup d'œil distrait à la gourmette qu'il avait toujours à la main, et finalement, la raison l'emporta. De toute façon, il fallait bien qu'il lui rendît son bracelet ! Autant profiter de l'occasion. Il avait passé près de trois quarts d'heure à le réparer, pendant que sa femme regardait un feuilleton stupide à la télévision.

Il quitta son appartement, et monta au cinquième étage. Comment Margaret avait-elle dit qu'elle s'appelait ? Il n'avait décidément pas la mémoire des noms. Cependant, il lui semblait que cela finissait par "el"... Heureusement qu'il n'y avait que quatre appartements par étage ! Finalement, il trouva ce qu'il cherchait : Jendel. C'était bien cela. L'homme hésita quelques secondes sur le pas de la porte, pesant le pour et le contre. Certes, il devait lui rendre son bracelet, mais la fillette n'allait-elle pas prendre cela comme une intrusion dans sa vie privée ? Oh, et puis, après tout, il lui donnerait sa gourmette et s'en irait. À quoi bon essayer de comprendre son étrange comportement ? Cela ne le regardait pas... Surtout que cette subtile attraction qu'elle exerçait sur lui le déroutait au plus haut point. Et qu'elle n'avait pas lieu d'être. C'était décidé, il n'entrerait pas...

Il sonna.

Margaret avait passé la matinée et une partie de l'après-midi à faire le ménage dans l'appartement, ce qu'elle avait quelque peu négligé depuis le départ de sa mère, une semaine plus tôt. Mais Virginie revenait dans trois heures à peine, et si tout n'était pas d'une propreté absolue, la jeune fille aurait encore droit à l'un de ses éternels sermons. Et malgré le curieux plaisir qu'elle prenait d'habitude à voir sa mère en colère, ce jour-là, elle ne se sentait pas véritablement en forme, et préférait de loin satisfaire aux exigences maternelles plutôt que passer la soirée à se disputer avec elle.

Elle était en train de dépoussiérer les nombreux bibelots qui ornaient la grande étagère du salon, lorsque la sonnerie de la porte retentit. Aussitôt, elle reposa la petite statue africaine et son chiffon à poussière, et remit de l'ordre dans ses cheveux. Qui cela pouvait-il bien être ? Certainement Magali, ou le facteur, avec un colis pour sa mère. Il était déjà venu trois fois depuis leur emménagement. À part eux, Virginie et Margaret n'avaient reçu aucune visite. Elle courut jusqu'à la porte, et l'ouvrit. Son visage se décomposa, et elle fit un effort pour parvenir à ébaucher un sourire timide. Michael, dans l'encadrement de la porte, ne paraissait pas particulièrement jovial, et le sourire de la jeune fille s'effaça.

— Bonjour, lâcha-t-elle, visiblement déçue.

— Bonjour.

Le ton était froid, et Margaret sentit son malaise s'accroître. Elle passa sa main dans ses cheveux, pour se donner une contenance, puis fixa le bout de ses pieds nus, un peu embarrassée. Enfin, elle releva les yeux et croisa furtivement les siens, avant de perdre à nouveau son regard sur les lames du parquet.

— Ecoute, je suis vraiment désolée, pour hier soir, commença-t-elle. Je n'étais pas dans mon état normal.

— *Moi non plus*, faillit répondre Michael, se contentant pourtant d'un hochement de tête qu'il voulait compréhensif, mais que la jeune fille prit pour une marque de son indifférence.

Il y eut un silence gêné, puis, l'homme se décida à exhiber l'objet de sa visite. Le visage de Margaret fut comme transfiguré. Ses yeux gris s'animèrent d'une vive lueur, et elle ne put contenir son soulagement.

— Ma gourmette ! s'écria-t-elle. Oh, merci mille fois, je craignais tellement ne plus jamais la revoir ! Mais où l'as-tu...

— Sur le petit talus, après ton départ, coupa-t-il. Je voulais te la rendre, mais tu courais si vite...

La jeune fille rougit au reproche voilé. Elle tendit la main, et il y déposa le bracelet d'argent. Ses doigts effleurèrent les siens. Elle tressaillit. Michael fronça les sourcils. Margaret le remarqua, et la honte la submergea. Pourquoi réagissait-elle ainsi à son contact ? *Parce qu'il ressemblait tant à l'autre...* Elle se mordit l'intérieur de la joue pour chasser cette pensée qui l'obsédait depuis la veille. Était-ce tout ce dont elle était capable ? Cette peur si stupide ? Elle aurait voulu le remercier, faire quelque chose, mais comment pouvait-elle exprimer sa gratitude ? Elle ferma ses yeux et crispa ses paupières, espérant effacer les images qui s'étaient formées devant elle. Elle inspira profondément et leva la tête vers Michael.

— Je te remercie du fond du cœur, Michael. Je tiens énormément à cette gourmette...

Il hocha la tête d'un air entendu, mais semblait attendre autre chose. Comme à regret, il se retourna, et s'apprêtait à s'en aller, lorsqu'elle l'appela. Sa voix était hésitante. Il lui fit face à nouveau.

— Tu... tu veux entrer ? proposa-t-elle, ses yeux gris plongés dans les siens.

Il savait qu'il ne devait pas, surtout pas, accepter, que maintenant, plus rien ne le rattachait à cette fille et qu'il ferait mieux de tourner les talons, la fascination de ces iris pierre de lune l'emporta sur son bon sens, comme elle l'avait déjà fait la nuit dernière.

— Oui, volontiers, s'entendit-il répondre, regrettant aussitôt ses paroles.

La luminosité du salon faisait paraître celui-ci bien plus grand qu'il ne l'était réellement. La porte-fenêtre donnant sur le balcon était ouverte, et une légère brise soulevait le bas des longs rideaux de dentelle d'une blancheur immaculée. Le parquet ambre foncé brillait, et un coin de ciel s'y reflétait comme dans un miroir. Deux larges sofas beiges étaient disposés de part et d'autre d'une petite table de verre. Une bonne odeur de produit pour meubles flottait dans l'air.

— C'est joli, chez toi, complimenta Michael.

Margaret sourit.

— Maman aime beaucoup les couleurs claires. Elle trouve qu'elles agrandissent les pièces, expliqua-t-elle. Assieds-toi... Tu veux quelque chose à boire ? Café ? Limonade ? Coca ? proposa-t-elle.

— Je veux bien un verre de limonade, merci.

Il prit place sur l'un des sofas, et Margaret se dirigea vers la cuisine. Il ne put s'empêcher de la suivre des yeux. Son jean bleu élimé traînait un peu sur le sol, malgré l'ourlet. En dépit de la chaleur qui régnait dans l'appartement, elle portait un large pull à manches longues bleu-gris, lui aussi trop grand pour elle. Son épaisse chevelure de jais cascadaït jusqu'au creux de ses reins. Elle ouvrit le réfrigérateur et sortit la bouteille de limonade. Michael détourna les yeux, troublé. Elle semblait si innocente ! Sans les marques de griffures sur son épaule, il se serait même demandé si tout cela était vraiment arrivé... Cela paraissait tellement peu probable ! Cette enfant était un petit ange, comment avait-elle pu se transformer ainsi en démon, la nuit dernière ?

Elle revint et posa la limonade sur la table, puis retourna chercher deux verres. Elle s'assit en face de Michael, qui lui servit de la limonade avant de remplir son verre. Il en but une ou deux gorgées avant de le reposer.

— Margaret ? J'aimerais savoir ce qui t'a pris, la nuit dernière ?

La phrase sonnait bizarrement, il s'en rendait bien compte, et il se sentit un peu gêné. La jeune fille regardait fixement le parquet et ne répondit pas. Enfin, elle parla.

— Je t'ai dit que je n'étais pas dans mon état normal... Tu m'as giflée. Tu ne t'attendais quand même pas à ce que je reste près de toi après ça ? J'ai eu peur, voilà tout.

Elle haussa les épaules, espérant que l'explication satisferait Michael. Cependant, il n'en fut rien.

— D'accord, je t'ai giflée, je n'aurais pas dû. Je tiens d'ailleurs à m'excuser pour cela. Je m'en veux beaucoup, crois-moi. Je n'avais aucun droit de faire ça. Mais peux-tu m'expliquer pourquoi tu m'as griffé ?

— Quoi ?!!

Elle manqua s'étouffer avec la gorgée de limonade qu'elle venait d'avalier. Elle leva vers lui ses grands yeux étonnés.

— Moi, je t'ai griffé ? Ça ne va pas ? Pourquoi j'aurais fait ça ?

Michael remonta la manche de son T-shirt, et lui montra les marques rouges. La jeune fille devint blême. Elle se mit à trembler légèrement.

— Mais non, je t'assure, ce n'est pas moi qui t'ai fait ça !

— Qui d'autre, alors ? rétorqua-t-il.

ordonna la voix.

— Ce n'est pas moi, marmonna-t-elle, les yeux baissés.

Margaret tira de sa poche la gourmette en argent, qu'elle tenta, sans succès, d'attacher autour de son poignet gauche. Ses doigts tremblaient tant qu'elle ne parvenait pas à actionner le fermoir. Michael l'observa quelques secondes, puis, exaspéré, vint la rejoindre. Il s'assit à nouveau à ses côtés, et d'un geste un peu brusque, prit son poignet. Il attacha facilement le petit bracelet d'argent. La jeune fille se recula un peu.

— Merci, souffla-t-elle, lui jetant un regard étonné.

C'est vrai qu'il *lui* ressemblait. Le même nez droit, le même menton volontaire, une coupe de cheveux quasiment identique... Cependant, les yeux de Michael étaient d'un gris très clair, qui semblait presque délavé. Comme les siens... Il lui sourit, et elle sentit le rouge lui monter aux joues : qu'est-ce qui lui prenait ? Qu'avait-elle donc, à le regarder comme cela ? Elle baissa les yeux, plus par timidité que par honte.

Michael, quant à lui, s'en voulut de s'être montré aussi brutal avec elle. Ce n'était qu'une enfant, et même s'il ne comprenait pas son comportement, il n'avait aucun droit de la brusquer ainsi. Et puis, pourquoi réagissait-il comme cela avec elle ? Il prenait tout cela bien trop à cœur... Il l'avait longuement observée, cette petite, sans pourtant parvenir à découvrir à qui elle lui faisait tant penser. Cette attirance qu'il éprouvait pour elle n'était pas du désir, de cela au moins était-il certain. Néanmoins, il devait avouer qu'elle était mignonne. Jolie, même. Certes, elle avait un visage très étrange. Ses yeux, surtout, semblaient démesurément grands. Sans doute parce qu'elle était si maigre. Elle avait tout d'une petite elfe, et la comparaison le fit sourire.

— Qui est Marie ? demanda-t-il soudain.

— Pardon ?

— Marie, sur la gourmette, précisa-t-il. C'est une de tes amies ?

Les yeux de Margaret brillèrent d'un éclat plus intense et elle sourit franchement.

— Oui, je crois qu'on peut dire ça comme ça, fit-elle en relisant le prénom inscrit sur sa gourmette, avant de rabattre d'un seul coup la manche de son pull sur son poignet.

— Margaret, tu ne veux vraiment pas m'expliquer pourquoi tu as réagi comme cela avec moi ? insista-t-il.

Elle se rembrunit aussitôt. Puis, ce fut comme si quelque chose en elle craquait...

— Et toi, contrecarra-t-elle. Peux-tu m'expliquer pourquoi *tu* as réagi ainsi envers moi ?

— Que veux-tu dire par là ? Il fronça les sourcils, craignant déjà la suite.

— Ce que je veux dire ? Elle émit un petit rire plutôt inquiétant. Tu me lances sans arrêt des regards bizarres, tu ne me parles quasiment jamais quand je viens chez toi, et puis soudain, tu es subitement très sympathique, tu passes ton bras autour de mes épaules, *mine de rien*, tu me gifles, ensuite tu viens chez moi en essayant de me faire avouer que je t'aurais soi-disant griffé... Non, mais tu te prends pour qui ? Je ne suis plus une enfant ! Je ne sais pas ce que tu as derrière la tête ! Et après, tu t'étonnes que je m'enfuis ainsi ?

— Et toi ? À quoi tu joues, avec moi, hein ? rétorqua-t-il, se sentant tout de même un peu stupide. Tu te blottis contre moi, tu t'endors contre moi — mais dormais-tu vraiment ? —, tu te mets à raconter toutes sortes de choses, comme quoi je n'avais pas le droit de lui faire ça... Je ne sais même pas de qui tu parlais, d'ailleurs ! Tu me griffes, tu t'enfuis, puis tu m'invites à entrer...

Il s'arrêta, bouillonnant de rage. Margaret était bouleversée. Mais elle avait raison : il n'avait pas à se comporter ainsi avec elle. Le ridicule de la situation le consterna. Un instant, il songea à se lever et partir en claquant la porte, avant de se rendre compte qu'il réagissait avec elle de la façon dont il aurait réagi avec une femme de son âge. Margaret n'était qu'une enfant ! Soudain, il réalisa qu'il ne la considérait pas du tout comme telle et se sentit de plus en plus mal à l'aise. Son trouble ne fit que grandir lorsqu'il se retrouva, sans trop savoir comment ni pourquoi, avec l'enfant en question dans les bras, pleurant contre son épaule. Gêné, il tenta de la repousser, cependant, elle se serra plus fort encore contre lui.

— Oh, Michael, je... je suis si désolée, hoqueta-t-elle. Je ne vou... voulais pas dire ça!

— Ce n'est pas grave, Margaret, lui assura-t-il. Moi aussi je regrette ce que j'ai dit. C'est vrai que je me suis montré bien trop familier avec toi. Tout est de ma faute, tu n'as rien à te reprocher, reconnut-il.

Il caressa gentiment ses cheveux. Elle releva la tête, et Michael, à nouveau, se retrouva comme piégé par ses yeux gris, embués de larmes. Il avait envie de lui sourire, de la reprendre contre lui, de la bercer tendrement, mais n'en fit rien, effrayé de ses propres réactions. Alors Margaret se dégagea, et il se leva.

— Merci pour la limonade, marmonna-t-il.

Il jeta un dernier regard à cette enfant, prostrée sur ce grand sofa, et sortit.

— Michael... souffla-t-elle. Aide-moi, je t'en supplie...